

Zeitschrift:	La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber:	Association des musiciens suisses
Band:	5 (1911-1912)
Heft:	14
 Artikel:	Pelléas et Mélisande : de Cl. Debussy au Grand-Théâtre de Genève
Autor:	Ed.C.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1068668

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de son ouvrage, je risque de vous en laisser oublier les mérites. J'en serais désolé : car, ainsi que je l'ai dit en débutant, ils sont de premier ordre : ce petit volume est riche de faits et d'idées, fort agréable à lire, orné d'excellentes illustrations documentaires. Il est indispensable à qui veut bien connaître Bizet. Il s'en faut de bien peu qu'il ne dispense de toute autre lecture sur l'auteur de *Carmen*... sauf pourtant de celle de ses partitions, que je persiste, rabâcheur attardé, à trouver nécessaire et pas du tout ennuyeuse.¹

F. GAIFFE.

¹ De la « Revue musicale de Lyon », IX, 11.



Pelléas et Mélisande

de Cl. DEBUSSY

au Grand-Théâtre de Genève¹

Trois heures durant je suis resté sous le charme, sans effort pour penser, pour analyser, me laissant aller, oubliant qu'il existe des journaux quotidiens, une chronique théâtrale, des lecteurs. Puis une dernière fois le rideau s'est baissé, la foule s'est écoulée, et me voici seul avec mes souvenirs. Et jamais chroniqueur ne s'est trouvé plus embarrassé en face d'impressions plus complexes.

Complexes, certes elles le sont, et pourtant ce qui frappe le plus dans l'œuvre, c'est sa parfaite unité ! On a peine à croire que deux hommes y ont collaboré, — même trois, car le rôle du décorateur ne saurait être négligé. Mais cette unité est le résultat de la parfaite fusion de plusieurs éléments. Si l'on prend chacun de ces éléments à part, on trouve qu'aucun des trois ne saurait s'imposer par soi-même. Chez Wagner, dans *Tristan*, dans *Parsifal*, en dépit des savantes théories échafaudées par l'auteur, c'est le musicien qui domine. La musique, dans *Tristan*, dépasse le drame au point de le faire tomber dans l'insignifiance. Elle s'étend, s'allonge, se développe, il lui faut quatre grandes heures pour épouser un canevas tout au plus capable, sans elle, d'en remplir une. De même dans *Ariane et Barbe-Bleue*, dont le livret sort pourtant de la même officine que celui de *Pelléas*. Mais Dukas, lui aussi, est avant tout musicien et symphoniste, et dans son

¹ L'article qui suit a paru dans la *Gazette de Lausanne* du 10 mars. Nous y trouvons sous la plume de M. Ed. C. une expression si nette et si précise des caractères essentiels de l'œuvre de Debussy, que nous n'hésitons pas à le reproduire, en attendant les lignes que M. Edmond Monod consacrera prochainement à *Pelléas*.

Réd.

œuvre, tout ce qui n'est pas musique est relégué au rang d'accessoire ou de prétexte.

Rien de semblable dans *Pelléas et Mélisande*. Si nous laissons de côté ce qui est du domaine de la vision pure pour nous restreindre à l'audition, nous trouvons librettiste et musicien sur pied de parité. Voyons donc ce qu'est le drame de Maeterlinck. Y trouverons-nous le secret de notre émotion ? Point. L'intrigue — sans aucun rapport avec celle de *Mona Vanna*, par exemple — est sans réelle portée. Sa poésie, son mystère sont inconsistants, et font penser à un Shakespeare pour « nursery ». Dans un papillonnement de décors changeants glissent des êtres falots et élémentaires qui échangent des propos puérils et même un peu ridicules.

A la musique maintenant. Impossible de la concevoir détachée de l'œuvre qu'elle accompagne, de lui reconnaître une existence indépendante, une substance propre. Pas de chant : une déclamation notée qui colle au dialogue et va toujours, sans en ralentir la marche. Dans toute la partition d'orchestre, je doute qu'on puisse trouver vingt mesures où l'auditeur le plus bienveillant reconnaîtrait un sens musical s'il les entendait seules. Même les musiques de changement de scène ne sont que le prolongement d'une impression ressentie et la préparation à une impression nouvelle. Il y a pourtant un élément d'intérêt spécial à cette musique : c'est l'emploi de procédés tonaux, harmoniques et orchestraux qui frappent comme nouveaux, personnels. Il en résulte un coloris sonore très séduisant, mais peu varié, où l'on reconnaît vite l'usage de certains procédés et de certaines formules.

Mais cela, on se le dit après, quand on commence à analyser. Pendant le spectacle on n'y songe pas un instant. Cette musique étrange paraît en effet avoir pour principale ambition, dans le drame, de se faire oublier. Elle est un élément du tout et n'existe pas en dehors de lui.

En résumé, je trouve réunis, fondus, un drame qui, joué seul, me ferait bâiller ou sourire ; une musique qui, jouée seule, continuerait à être bien sonnante, mais déconcerterait et lasserait, parce qu'il serait impossible de lui attribuer aucun sens. Or, je viens d'en faire l'expérience, *Pelléas et Mélisande* n'est pas un instant ennuyeux ; on n'éprouve à le voir aucune lassitude et l'on y remarque même une gradation parfaitement conduite. J'ai le sentiment très net que je reverrais la pièce avec plaisir aussi souvent qu'on me la jouerait, — ce que je n'oserais pas dire de beaucoup d'autres drames musicaux.

Ceux donc qui ont acclamé en *Pelléas* un chef-d'œuvre ne se sont pas trompés. Mais c'est un chef-d'œuvre d'une nature très particulière, très exceptionnelle, et y voir le point de départ d'une rénovation du drame musical est peut-être aller un peu vite en besogne. Ce n'est, en effet, ni un chef-d'œuvre dramatique, ni un chef-d'œuvre musical ; et si vous me demandiez dans quelle catégorie il convient de le ranger, je crois bien que je vous répondrais : *Pelléas* est un chef-d'œuvre de goût, de mesure et d'équilibre. C'est le produit de la rencontre providentielle de deux natures faites pour se pénétrer mutuellement et se fondre, un cas qui se présentera sans doute très rarement. Aussi bien voici déjà douze ans que l'œuvre a été donnée pour la première fois, et il n'en a pas encore paru une seule qui puisse lui être comparée. On se représente malaisément un répertoire composé d'ouvrages de cette catégorie. Sans vouloir me risquer à des prophéties toujours dangereuses, je serais bien surpris si ce phénomène ne restait pas isolé, ou peu s'en faut. Fonder sur lui un bouleversement de

l'esthétique dramatique-musicale me paraît bien aventureux. Pour produire *Pelléas* il fallait, en effet, un compositeur chez qui l'artiste dépassât de beaucoup le musicien. Un très grand musicien n'eût pu s'empêcher de parler librement sa langue ; il lui eût été impossible de s'imposer un rôle aussi subordonné ; il eût été entraîné par son inspiration, par le torrent de ses pensées et l'équilibre eût été rompu ; il eût fait un chef-d'œuvre de théâtre. La réalisation parfaite de l'idéal wagnérien (de l'union des arts-musique), ce n'est, en effet, pas Wagner qui l'a faite, bien s'en faut : c'est Debussy en collaboration avec Maeterlinck.

Mais la conclusion s'impose, cruelle : si Debussy l'a pu, c'est parce qu'il n'était pas un très grand musicien. Très grand artiste, oui ; musicien très original, oui encore ; très grand musicien, non. Dans le domaine musical, il y a entre lui et un véritable grand musicien la même différence qu'entre un parfait décorateur et un grand peintre. C'est le Gustave Doré de la musique. Il illustre de façon géniale. Il n'est pas constructeur de créations organiques. Un génie, sans conteste. Seul un génie pouvait, par la seule magie des sons et en dépit d'un tel effacement volontaire, donner une vie à une chose aussi artificielle que le drame de Maeterlinck.

Que la musique soit l'élément de vie dans l'œuvre commune, c'est du reste ce qui ressort clairement des propos entendus à la sortie. Tous les musiciens avaient éprouvé des sensations très analogues aux miennes. Tous les autres, insensibles à la musique, n'avaient ressenti que de l'ennui.

Mais si Debussy est un génie, c'est un génie strictement limité. Je puis me tromper — qui ne se trompe pas ? — mais l'impression que je viens d'exprimer est celle qui se dégage le plus nettement de l'exquise soirée d'art du 8 mars 1912 au Théâtre de Genève.

* * *

Il faut savoir à M. Constantin Bruni un gré infini de nous avoir révélé ce chef-d'œuvre. Il a monté *Pelléas* avec un soin minutieux. Mise en scène et décors ne laissaient rien à désirer. M. Bruni en personne dirigeait l'orchestre, et il l'a fait de façon à prouver qu'il possédait l'œuvre jusque dans ses plus petits détails. L'interprétation est bonne. On ne peut parler de chanteurs à propos d'une œuvre dans laquelle personne ne chante. Mais il ne faut pas s'y tromper : la mise au point de cette déclamation lyrique est extrêmement délicate.

En tête de l'interprétation, je mettrai M. Baldous, un Golaud excellent. M^{me} Daffetye, si elle n'a pas su se dématérialiser au point de figurer exactement la vaporeuse Mélisande, a pourtant très habilement tiré parti du rôle. M. Sullivan est un très beau *Pelléas*. M^{me} Valnay nous montre un délicieux Yniold. M. Varlèze et M^{me} Streletzki en Abel et Geneviève, complétaient dignement une distribution fort honorable. L'orchestre s'est adroitemment acquitté d'une mission malaisée.

Espérons que M. Bruni sera récompensé de son effort artistique par une série de belles salles. Son *Pelléas* le mérite.

ED. C.

